

GOYETTE, Danielle, *Croque-morts et thanatologues*, 2010, Waterloo (Québec), Éditions Michel Quintin, coll. « Québec insolite », 176 p.

Patrick Bergeron

Volume 23, numéro 2, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007598ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007598ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, P. (2011). Compte rendu de [GOYETTE, Danielle, *Croque-morts et thanatologues*, 2010, Waterloo (Québec), Éditions Michel Quintin, coll. « Québec insolite », 176 p.] *Frontières*, 23(2), 74–76. <https://doi.org/10.7202/1007598ar>

femme au teint basané, qu'on devine être l'ogresse. Ce choix, qui peut surprendre (car c'est plutôt la bouche, l'organe de l'ogre), est judicieux. Le regard que l'on aperçoit dévie. Ce n'est pas le lecteur qu'il observe, mais son prochain repas. Ce regard suggère l'attente, la prudence et l'avidité.

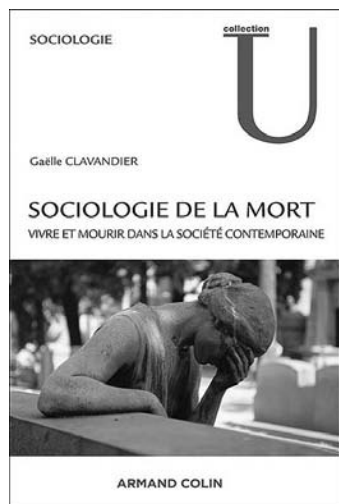
Autant dire que la table est mise pour une lecture certes macabre, mais capiteuse. En attendant de lire ce récit ou pour en accompagner la lecture, le lecteur prendra sans doute plaisir à visionner la vidéo promotionnelle réalisée par Sébastien Croteau, disponible sur le site Web de l'éditeur.

Patrick Bergeron

1. Le dictionnaire électronique Pons traduit le mot ogre au moyen d'une périphrase: *Menschen fressendes Ungeheuer*, c'est-à-dire «monstre mangeur d'humains».

CLAVANDIER, Gaëlle **Sociologie de la mort** Vivre et mourir dans la société contemporaine

Paris, Armand Colin,
coll. «U», 2009, 247 p.



Sociologie de la mort est un ouvrage très universitaire qui semble réunir les ingrédients qui lui permettront de devenir un classique des études sur la mort. Après avoir publié *La mort collective* en 2004, Gaëlle Clavandier atteste ici son expertise sur les problématiques sociales relatives à la mort. Son titre laissant penser qu'il ne s'agit que de sociologie est

trompeur car ses propos viennent passer en revue un large éventail des sciences sociales. Aussi bien l'histoire, la psychologie, que la philosophie ou l'anthropologie de la mort et du mourir y sont abordées. Plus encore, loin de se cantonner aux recherches francophones, voire strictement françaises, l'auteure expose des analyses importantes de l'histoire des études sur la mort venant d'ailleurs – notamment Royaume-Uni et États-Unis – ainsi qu'une bibliographie subséquente. Ce livre ouvre la voie à une bonne introduction aux sciences sociales de la mort. L'auteure dresse un portrait du paysage analytique des phénomènes touchant à la mort et au mourir en présentant, non seulement les différentes phases de construction de l'objet d'étude de la mort, mais également sa continuité heuristique et les transformations analytiques tout au long de l'histoire des sciences sociales. Sa présentation des recherches est structurée sans faire l'économie d'une réflexion critique rigoureuse, ni simplification excessive d'un domaine d'étude complexe et éclectique. L'ouvrage se divise en trois grandes parties: «L'expérience de la mort», «De la mort au mourir» et «Les enjeux contemporains».

L'auteure commence la première partie en explicitant de quelle manière la mort a été construite comme objet d'étude. Entre l'expérience de la mort, donnée biologique, et son analyse, en tant que phénomène sociologique, un fossé a été franchi sans ambages, tant par les philosophes que par les historiens, anthropologues, sociologues et psychologues. Désormais, «ce sont les formes du mourir qui nous sont accessibles et c'est le rapport à la mort qui est travaillé par les vivants» (p. 15). En effet, la mort, d'abord et avant tout réalité du cadavre, simple donnée biologique, ne se saisit qu'à partir de critères scientifiques. Or, ces derniers changent avec le développement des sciences modernes et des technologies. De ce fait, la mort biologique a pour corollaire la construction que la société se fait de la mort comme construction du réel, mettant alors en perspective la mort comme un fait social. Dès lors, des anthropologues et des historiens tels que Arnold Van Gennep, Marcel Mauss, Philippe Ariès ou Louis-Vincent Thomas ont analysé, non plus la mort biologique, mais les représentations de la mort, les comportements des vivants face à elle, les rituels funéraires et les croyances s'y rapportant.

La seconde partie de l'ouvrage fait la lumière sur un glissement de l'objet d'étude qui s'est produit au cours du siècle dernier: de la mort vers le mourir. Au fil du temps, les recherches des ethnographes sur les manières de traiter avec les morts et la mort aux quatre coins du globe ont été redirigées vers nos propres sociétés. La mort étant un objet insaisissable, les spécialistes du XX^e siècle se sont alors intéressés au mourir. C'est ainsi que l'on voit apparaître les notions de tabou et de déni de la mort. Puis, les années 1980-1990 amènent de grands changements. L'épidémie de VIH donne un nouveau visage aux mourants, les soins palliatifs remettent en question l'égide de la thérapeutique par la médecine moderne, les sociétés funéraires s'ouvrent aux marchés concurrentiels et aux sociétés d'assurance. La démographie occidentale connaît des évolutions majeures: la population vieillit, l'espérance de vie s'allonge, la mortalité infantile diminue. Tout cela conduit à une remise en question profonde des liens sociaux traditionnels et révolutionne nos conduites et nos croyances à l'égard de la mort.

La dernière partie de l'ouvrage traite des enjeux contemporains de nos sociétés face à la mort et au mourir. Selon l'auteure, «la complexification du rapport à la mort affecte les pratiques» (p. 17). Les interprétations se contredisent et les discours semblent se densifier autant que se polariser. Experts, scientifiques, praticiens, thanatopracteurs, associations, tous semblent se faire un devoir d'émettre un avis sur ces transformations. Par-delà les enjeux de ces mutations et des politiques mises en œuvre, la sociologue semble distinguer une certaine cristallisation des phénomènes permettant d'entrevoir une nouvelle «normalisation du mourir».

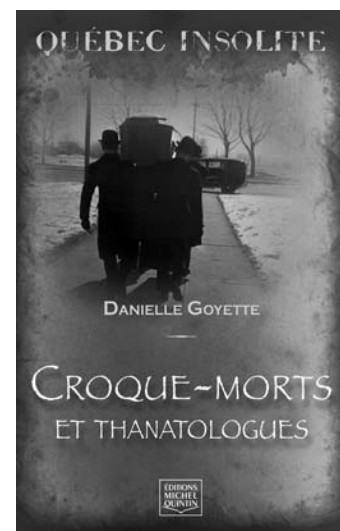
Cette lecture stimulante propose une histoire des sciences de la mort qui, soulignons-le, reste exempte de jugement à l'égard des positions et avis énoncés par les spécialistes de la mort. Les propos nuancés de l'auteure questionnent la position du chercheur. Il ne s'agit pas tant de crier au danger des dérives des cimetières virtuels ou des demandes d'euthanasie que de transmettre un savoir accumulé par d'autres et d'y contribuer en défendant humblement l'idée que «la sociologie de la mort n'a pas pour fin de statuer sur la légitimité de l'évolution des mœurs et des pratiques» (p. 13).

Gil Labescat

GOYETTE, Danielle

Croque-morts et thanatologues

2010, Waterloo (Québec),
Éditions Michel Quintin,
coll. «Québec insolite», 176 p.



Vaut-il mieux parler de *croque-morts*¹ ou de *thanatologues*? Ces deux appellations, qui semblent synonymes, n'ont pourtant pas tout à fait la même valeur.

Le premier terme, qui ressortit au registre familier, désigne selon *Le Nouveau Petit Robert* cet «employé des pompes funèbres chargé du transport des morts au cimetière». Il a abondamment nourri l'imagination populaire, trouvant sans doute l'un de ses meilleurs représentants dans le sinistre Monsieur Zaccaria Ripp, le croque-mort dans les albums de Lucky Luke, que Morris montrait constamment flanqué d'un vautour. La dénomination a de quoi fasciner par la dimension de cannibalisme symbolique (mais fantaisiste) qu'elle sous-tend. Contrairement à ce que suggère une approximation étymologique, le sens premier de *croque-mort* est «celui qui escamote le mort» et non celui dont la tâche aurait consisté jadis à «croquer l'orteil de son client pour s'assurer qu'il était bien mort²».

Curieusement, Danielle Goyette ne fait pas cette distinction. Elle situe l'apparition du mot *croque-mort* «au Moyen Âge alors qu'un volontaire, souvent le médecin du village, devait mordre fermement l'orteil d'un présumé mort afin de s'assurer qu'il avait vraiment quitté ce monde. Si le corps ne réagissait pas, le croque-mort déclarait la mort officielle» (p. 11). On pardonnera

cette méprise à l'auteure, qui n'est pas historienne et qui, de toute façon, ne fait pas grand cas du mot *croque-mort*. Celui-ci lui sert surtout à désigner, dans le Québec d'avant 1960, un acteur social important, car son rôle venait compléter celui du prêtre et du médecin. Le croque-mort cumulait souvent les fonctions : embaumeur, fabricant de cercueils, conducteur de corbillard, fossoyeur... Travaillant le plus souvent avec des moyens de fortune, il prenait en charge les dépouilles avant que la thanatologie ne vienne instituer une procédure rigoureuse pour confirmer une mort clinique, embaumer ou conserver les cadavres.

Bref, Danielle Goyette entend surtout par *croque-morts* des professionnels de la mort avant l'ère de la thanatologie.

Aussi est-il davantage question de *thanatologues* dans cet ouvrage, c'est-à-dire d'experts en *thanatologie*, dont *Le Nouveau Petit Robert* propose deux définitions : « 1. Étude des aspects biologiques et sociologiques de la mort. 2. Étude médico-légale des circonstances ayant entraîné la mort ». On parle aussi de *thanatopracteurs*—ceux qui pratiquent la *thanatopraxie* ou « technique de l'embaumement des cadavres »—, bien que ce dernier terme ne se soit guère imposé au Québec.

J'ai dit, précédemment, que *croque-mort* et *thanatologue* semblaient synonymes. Or, un clivage se dessine entre l'usage populaire et l'usage professionnel de ces deux mots. Plusieurs thanatologues d'aujourd'hui, affirme Goyette, apprécient si peu le terme *croque-morts* qu'ils « font tout pour le bannir de leur vocabulaire et de celui du public » (p. 10). De surcroît, bon nombre d'entre eux auraient refusé de participer au livre de Goyette en raison du titre qu'elle comptait lui donner. Pourtant, la juxtaposition des croque-morts d'hier et des thanatologues d'aujourd'hui me paraît justifiée. Je m'explique moins, en revanche, le choix éditorial qui a conduit les concepteurs graphiques à écrire *Croque-morts*, en frontispice, en plus grands caractères que *Thanatologues*. Ce ne sont pas des croque-morts que Danielle Goyette a rencontrés en vue d'écrire ce livre, mais des thanatologues.

Un autre aspect étonne dans la présentation matérielle de ce livre : son insertion dans une collection intitulée « Québec insolite ». À n'en juger que par les titres des autres ouvrages qu'a fait paraître l'auteure dans la même collection, on pourrait s'interroger

sur le sérieux de ses intentions : *Maisons hantées, Ovnis, Sorcières et wiccans, Fantômes et lieux étranges, Monstres des lacs, Histoires miraculeuses, Anges et guides célestes...* Tous ces sujets relèvent de phénomènes inexplicables, alors que la mort, du moins dans l'optique choisie par Goyette, n'a rien de surnaturel. Un élément confirme toutefois l'appartenance à une collection centrée sur le « Québec insolite » : sa méthodologie. Comme pour ses ouvrages précédents, Goyette a recueilli des témoignages afin de démystifier un univers souvent méconnu et tabou auprès du grand public. En ce sens, il y a un rapprochement à faire entre *Croque-morts et thanatologues* et les ouvrages de Thomas Lynch³ et de Jean-Luc Hennig⁴, qui nous donnent eux aussi un accès privilégié aux pensées des manieurs de civières et de trocarts.

On l'aura compris : le sujet est lugubre. L'ouvrage de Goyette déploie diverses stratégies éditoriales afin de le rendre plus dynamique. J'en ai déjà évoqué une : l'insertion du livre dans une collection dont l'intitulé, « Québec insolite », est inscrit en grandes lettres jaunes à l'extrémité supérieure de sa couverture. Le danger inhérent à ce procédé est de laisser entendre que le sujet sera traité avec frivolité. Heureusement, Danielle Goyette s'en garde bien. Son livre, qui, je le répète, vise principalement à démystifier les aléas d'un métier ayant longtemps suscité la crainte et le dégoût, ne dénote aucune complaisance pour les détails sordides. On y trouve certes diverses anecdotes—amusantes pour les unes, émouvantes pour les autres—, mais elles sont toutes rapportées avec le plus grand doigté.

Recueillies au gré des entretiens de l'auteure avec des thanatologues, ces anecdotes donnent à son livre une saveur particulière. Certaines relèvent de l'inhabituel, comme lorsqu'un embaumement devait se pratiquer dans une communauté de sœurs cloîtrées sans que celles-ci n'entrent en contact avec quelqu'un de l'extérieur (c'eût été un péché). Ou bien, quand le corps d'un musulman a dû être embaumé avant son rapatriement en Afghanistan (ainsi que le prescrit la loi). Sur la table de travail, la tête de la dépouille fut soigneusement orientée en direction de La Mecque.

Certaines anecdotes présentent un caractère saugrenu. Ainsi, à la suite du décès de Maurice Duplessis le 7 septembre 1959, le long cortège parti de Québec (le politicien avait

été exposé à l'Assemblée nationale) en direction de Trois-Rivières (sa ville natale) a nécessité un accompagnement de plusieurs camions de dix roues. Il fallait bien transporter les nombreuses fleurs mortuaires que le défunt venait de recevoir ! Ailleurs dans son livre, Goyette raconte la surprise provoquée par une pleureuse professionnelle dans une maison funéraire torontoise accueillant principalement des Italiens et des Portugais. Ailleurs encore, elle relate la stupeur suscitée par la dégustation d'un gâteau auquel avaient été ajoutées les cendres d'un défunt. Tous les goûts sont-ils vraiment dans la nature ?

Bien sûr, d'autres anecdotes sont nettement plus tristes. On peut penser ici au cas de cette fillette de 5 ans témoin de la mort de son père, foudroyé par un infarctus en plein magasin, ou à celui de ce pompier qui, lors d'un grave accident routier, ramassait des petits bouts de corps avant de constater, en trouvant un portefeuille, qu'il s'agissait de la dépouille de sa femme. Le pauvre homme...

Une autre tactique de dynamisation du sujet consiste à fournir des illustrations abondantes. On en retrouve pour ainsi dire à chaque page. Elles ont beau être en noir et blanc, leur présence ajoute une note poétique, solennelle ou tout bonnement instructive au propos de l'auteure. Plusieurs ont été placées en filigrane, ce qui embellit passablement la mise en page. La plupart proviennent d'archives régionales ou privées. Certaines sont dépourvues de légende, ce qui peut se révéler agaçant. Toutes, cependant, sont pertinentes, notamment lorsqu'il s'agit des outils de thanatopraxie, comme cette ancienne pompe manuelle ayant servi à injecter le produit de préservation (p. 32). Un tel accessoire ne fait certes pas partie de la panoplie du bricoleur moyen.

Après une « Introduction », qui débute en poème, et une instructive « Petite histoire de l'embaumement », Goyette relate en six chapitres le fruit de ses rencontres avec des thanatologues, dont certains sont les membres d'une même famille. C'est le cas avec Jean, dans le chapitre intitulé « De père en... filles », qui en plus d'être fils et petit-fils de thanatologues, a deux filles (Marie Ève et Valérie) qui pratiquent le même métier. Avec un petit-fils intéressé lui aussi par la profession, voilà de quoi dépasser le record détenu par Réjean (au chapitre « Quatre générations de thanatologues »), dont le père, le grand-père et l'arrière-grand-

père avaient été entrepreneurs de pompes funèbres.

Danielle Goyette nous propose des portraits de thanatologues pleins d'empathie. Du nombre, on appréciera particulièrement cette thanatopractrice qui explique qu'à ses yeux, son rôle est de « contribuer à la paix des âmes ». Le témoignage de Suzanne, au chapitre « Toute une vie à côtoyer la mort », est peut-être le plus émouvant du livre. La thanatologue, diplômée du Collège de Rosemont, partage ses réflexions sur les grandes étapes de son parcours. Dans son cas, on pourrait parler d'une vocation : adolescente, elle avait l'habitude de collectionner des cœurs d'animaux, au grand dam de ses camarades. Mais plutôt qu'un penchant macabre, il s'agissait déjà d'un rapport serein avec la mort. Suzanne explique que son expérience de mère de famille l'a aidée à développer une approche sécurisante auprès de ses clients, surtout lorsque ses fonctions lui demandent de prendre en charge la dépouille d'un enfant. Certaines parties de son témoignage glaçant le sang, comme lorsqu'elle explique qu'elle a dû refaire un travail d'embaumement (qui avait été bâclé) sur le corps de son frère suicidé. Elle fut également amenée à embaumer son père, puis à subir d'autres pertes douloureuses : le suicide de son autre frère et celui de son ex-mari. Comment les thanatologues vivent-ils leurs deuils ? La question, on le voit, est des plus pertinentes.

La lecture de ces témoignages personnels présente un vif intérêt. Pourtant, pour un ouvrage qui se propose de démystifier une profession « insolite mais nécessaire », il me paraît étonnant que l'auteure ait modifié l'identité des témoins afin de préserver leur anonymat. Même dans ses remerciements, elle reste évasive, se contentant d'adresser un « merci très sincère aux thanatologues qui ont accepté sans réserves de contribuer à ce livre » (p. 169). Puisqu'il n'y a rien de compromettant dans leurs témoignages et que, au contraire, la révélation de facettes inédites de leur métier ne fait que nous les rendre plus sympathiques, pourquoi ne pas avoir fourni leurs véritables noms ni montré leurs visages ? Cette préservation d'anonymat paraît non seulement contradictoire avec la visée démystificatrice de l'ouvrage, elle limite aussi la personnalisation des portraits.

Pour le reste, Danielle Goyette a réalisé un assez bon ouvrage. Son choix d'inclure un « coin du psychologue » et un « coin du

pathologiste» me paraît judicieux, dans la mesure où l'on y découvre des renseignements précieux sur des sujets touchant tout un chacun: la peur de la mort, la mort comme passage, la nécessité des rituels, la présence des enfants au salon funéraire, les étapes de la décomposition... Qu'on ne s'attende pas à y puiser le fin mot de l'histoire. Il s'agit tout au plus d'un condensé d'informations, la plupart pertinentes.

En revanche, c'est peut-être à travers sa valeur «condensée» que le livre *Croque-morts et thanatologues* révèle ses principales (bien qu'anodines) faiblesses. Goyette fournit quelques détails sur la formation de thanatologue à Montréal et à Toronto⁵; on aurait aimé en lire davantage. Elle propose un encadré sur les différences entre les procédés d'embaumement au Québec et en Ontario (p. 141), mais celui-ci aurait gagné à être amplifié de quelques paragraphes. De même, la conclusion est non seulement très brève (deux pages), elle n'a pas le ton juste. Au bout de 165 pages, il est inutile de clore son propos par un appel à l'ouverture d'esprit face aux thanatologues. Le lecteur aura déjà acquis cette ouverture depuis longtemps; sinon, pourquoi lirait-il ce livre? Enfin, dernière remarque, la bibliographie est fonctionnelle, mais peu inspirante. Elle contient 17 titres, pas tous des plus récents. Certes, les éditions Michel Quintin ne sont pas les Presses universitaires de France. Mais n'empêche: en comparaison de ce qui s'écrit sur le sujet, surtout du côté anglo-saxon ou depuis la diffusion de la populaire série télévisée *Six Feet Under*, c'est bien peu.

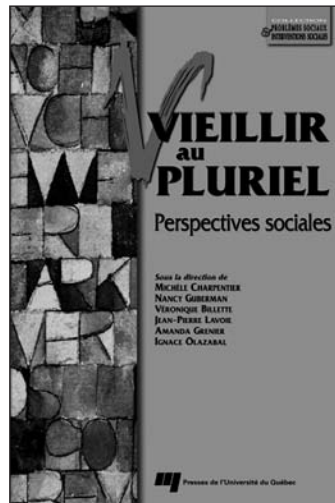
Patrick Bergeron

1. Voir É. Dussert sur le mot *croque-mort* dans P. Di Folco (dir.), *Dictionnaire de la mort*, Paris, Larousse, 2010, p. 285-286. Voir aussi les articles consacrés aux mots *thanatologie* (p. 1021-1023) et *thanatopraxie* (p. 1023-1024).
2. M. Courtois, *Les mots de la mort*, Paris, Belin, 1991, p. 312.
3. Écrivain et directeur de pompes funèbres, l'Américain Thomas Lynch est notamment l'auteur d'un recueil d'essais inédit en français, *The Undertaker*, 1997.
4. J.-L. Hennig est l'auteur d'une fascinante «enquête sur le cadavre et ses usages», *Morgue*, (Libres/Hallier, 1979).
5. Le Collège de Rosemont offre une technique en thanatologie, alors que le Humber College de Toronto dispense une formation en *Funeral Service Education*, un programme émanant de l'École des sciences de la santé qui a été construit de manière à ce que les embaumements commencent dès les premiers cours.

CHARPENTIER, Michèle, Nancy GUBERMAN, Véronique BILLETTE, Jean-Pierre LAVOIE, Amanda GRENIER, Ignace OLAZABAL (dir.)

Vieillir au pluriel Perspectives sociales

Québec, Presses de l'Université du Québec, 2010, 496 p.



Véritable traité de gérontologie sociale, ce volumineux ouvrage collectif traite des différents aspects sociaux des vieillissements. Il formule le projet d'une société plurielle et inclusive, d'une société pour tous les âges où il fait bon vieillir.

Le plat arrière de ce livre offre un excellent résumé de l'ouvrage entier affirmant qu'«il n'y a pas "un" vieillissement mais bien "des" vieillissements. Les parcours de vie et les expériences reliées à l'avancement en âge se déclinent différemment selon de multiples facteurs personnels et sociaux: le genre, l'origine ethnique, l'orientation sexuelle, le statut socio-économique, les compétences citoyennes, les capacités et incapacités...»

L'ouvrage se divise en quatre grandes parties dont la trame de fond est la préoccupation de départ: les exclusions sociales dont sont victimes, dans notre société moderne, civilisée et économiquement favorisée, bon nombre de personnes âgées. Ainsi la partie 1 intitulée «Les multiples vieillissements et leurs représentations» est particulièrement rattachée aux exclusions symbolique et identitaire; la partie 2, «Inégalités des défis liés au vieillissement», fait référence aux exclusions institutionnelle et économique; la partie 3, «Vieillir où et avec qui?», est reliée, quant à elle, à l'exclusion territoriale et à l'exclusion des liens sociaux significatifs; tandis que la

partie 4, «Vieillissements: politiques et actions», est à l'exclusion socio-politique. Quatre grandes parties, 21 chapitres, tous aussi intéressants les uns que les autres.

Après avoir présenté le Centre de recherche et d'expertise en gérontologie sociale (GREGES) dont font partie les auteurs et auteures de cet ouvrage et qui sont issus de disciplines différentes (travail social, anthropologie, santé publique, épidémiologie, sociologie, kinésiologie, sciences humaines appliquées, psychologie, réadaptation, etc.), l'avant-propos met le lecteur en appétit. Il présente l'œuvre d'une équipe multidisciplinaire dont la synergie entre la recherche et la pratique en gérontologie sociale a inspiré et animé le présent ouvrage qui est, sans contredit, le reflet de cette diversité, réunissant les savoirs scientifiques et pratiques de quarante-cinq auteurs et auteures aux trajectoires professionnelles et expériences variées en recherche et en intervention sociale, en milieu institutionnel ou communautaire. Ensemble, ils construisent une expertise unique.

«Ce projet, affirment les auteurs et auteures, vient combler un vide dans la littérature en gérontologie et répondre à un besoin auquel nous étions tous confrontés dans les activités respectives d'enseignement du premier et deuxième cycles, de partage et de diffusion des connaissances auprès des intervenants, de supervision de stagiaires: l'absence d'un manuel de référence francophone sur les aspects sociaux du vieillissement ou plutôt des vieillissements.» «C'est d'ailleurs cette diversité qui anime notre passion commune pour la gérontologie sociale, pour les personnes dites âgées, aînées, seniors, retraités.»

L'introduction de l'ouvrage nous permet d'explorer plus en profondeur les réflexions, positionnements et remises en question qu'entraîne une perspective centrée sur les exclusions sociales et les solidarités reliées au fait de vieillir. Et «la réflexion sur les exclusions sociales se poursuit en conclusion de l'ouvrage et nous mène à l'exploration de propositions visant à les contrer. Elle traduit la conception des auteurs et auteures de l'inclusion qui se construit principalement autour d'un projet d'une société inclusive et solidaire, capable de concevoir et de concrétiser une place pour tous. Une société pour tous les âges.»

Certes, la mise en lumière des inégalités et des exclusions sociales vécues par les personnes âgées nous concerne tous. Elle questionne

notre reconnaissance de l'autre différent, notamment par son âge et par la singularité de son histoire. Mais demain, c'est nous qui serons les «vieux et vieilles» différents. «C'est à nous de travailler pour que notre société soit toujours et encore plus une société où il est possible de vieillir en diversité et en dignité.»

Un constat: la population du Québec vieillit. «Elle vieillit de façon progressive depuis les années 1970 et nous sommes déjà en ajustement par rapport à cette situation depuis maintenant plus de 30 ans. Cette perspective nous permet d'aborder les questions reliées aux transformations sociales nécessaires au développement d'un savoir-vivre – d'un savoir-vieillir-ensemble. Nous pouvons considérer les enjeux liés au vieillissement comme une invitation à se questionner sur notre société, ses valeurs, ses structures, ses institutions.»

C'est avec une approche de gérontologie sociale et critique que les auteurs et auteures nous proposent de situer le vieillissement de la population dans ses contextes sociaux, politiques, culturels et économiques. «Comment se vivent les différentes expériences liées au vieillissement? Quelles sont les différentes significations et représentations liées au vieillissement? Quels choix sociaux et quelles pistes de transformations avons-nous mis en œuvre jusqu'à maintenant pour faire évoluer les structures sociales afin qu'elles puissent s'adapter aux nouvelles réalités de ses populations? Comment relève-t-on le défi, tant comme individu que comme société?»

Les auteurs et auteures ont choisi d'aborder les enjeux du vieillissement à partir du concept d'exclusion sociale qui leur sert en quelque sorte de révélateur des dynamiques sociales, des rapports de pouvoir, des inégalités et des fondements de l'être-ensemble contemporain. Ce concept d'exclusion sociale restera toujours intimement lié, dans leur réflexion au concept de solidarités. «De qui sommes-nous solidaires? Comment sommes-nous solidaires? Comment consolider les solidarités existantes et en favoriser de nouvelles formes?» Ils vont aussi questionner le concept d'inclusion. L'inclusion n'est pas un défi individuel mais un défi collectif.

Plusieurs notions généralement un peu floues pour la plupart d'entre nous font l'objet de définitions bien étoffées: personnes âgées, vieillissement et vieillissements, exclusion et exclusions sociales: exclusion symbolique, identitaire,